

*Atelier “La danse comme objet anthropologique“*

*Jeudi 14 novembre 2013*

***DANSE CLASSIQUE EN AFRIQUE : REJET OU INSTRUMENTALISATION ?***

***L'EXEMPLE DE MUDRA AFRIQUE A DAKAR***

*Annie Bourdié, Docteure en Sciences Humaines*

*Université Paris Est Créteil Laboratoire REV/CIRCEFT*

*bourdie@u-pec.fr*

Mes travaux de thèse ont porté sur le développement ambivalent de la création chorégraphique professionnelle d'Afrique dans le contexte péri-colonial. J'ai cherché à mettre en regard les systèmes de représentations sur le “Noir“, l'Afrique et la danse et les stratégies élaborées par les différents acteurs de ce mouvement en vue d'obtenir la meilleure reconnaissance.

En mettant en exergue le rôle que la France a joué dans la promotion de la création chorégraphique africaine au travers son programme *Afrique en Créations*, une expression directe de sa politique de coopération culturelle en Afrique, héritée de l'histoire coloniale, j'ai alors montré comment, dans un tel contexte, les artistes impliqués dans la création chorégraphique d'Afrique ont dû se mettre en conformité avec les attentes de l'Occident. Cette situation a pu agir parfois comme un retardateur à leur émancipation. Les chorégraphes et danseurs, et plus particulièrement ceux issus des anciennes colonies françaises, semblent avoir eu des difficultés à se mettre à distance de modèles dominants empruntés à la danse occidentale, nourris par des représentations le plus souvent stéréotypées et ethnocentriques sur le Noir, l'Afrique, la danse tandis que leurs homologues anglophones ou lusophones (Afrique du sud et Mozambique notamment) se mettaient plus volontiers en résistance.

J'ai montré que c'était en déconstruisant les modèles en vigueur, en dépolarisant et en décroissant la pensée, les styles et les genres, en luttant contre le manichéisme et en évitant de succomber à toute tentation hiérarchique qu'un certain nombre d'artistes issus du continent africain étaient aujourd'hui à même de proposer une danse innovante, singulière, voire militante, bousculant sans concession conventions et idées reçues.

En tant que spécialiste des arts du spectacle, ma démarche s'inscrit dans une pluridisciplinarité au croisement entre sociohistoire et anthropologie de la danse.

Dans la deuxième partie de mon travail de thèse, pour étayer mon argumentaire, je me suis attardée sur une expérience inédite qui eut lieu au Sénégal entre 1977 et 1982 : *Mudra*

*Afrique*. Ce centre de formation porté conjointement par Maurice Béjart, Léopold Sedar Senghor et Germaine Acogny, voulait s'inscrire dans un processus de "modernisation" de la danse en Afrique. Basé sur le modèle de *Mudra* mis en place par Béjart en 1970 à Bruxelles, il peut être considéré comme l'un des derniers grands chantiers de la Négritude voulu par Senghor. Il s'agissait de transposer et d'adapter sur le continent africain une école visant à former un artiste total, rompu aux techniques de la scène, parmi lesquelles la danse classique et la danse moderne occidentales devaient occuper une place de choix. Léopold Sedar Senghor, Maurice Béjart et Germaine Acogny rêvaient d'inventer le "Nouveau Ballet Négro-Africain". Malgré sa courte existence et une fermeture précipitée au bout seulement cinq années d'existence, *Mudra Afrique* constitua un moment important de l'histoire de la danse en Afrique occidentale francophone. Il fut porteur d'espoir et de renouveau mais, finalement, en cristallisant un certain nombre de représentations, il généra de nombreuses incompréhensions voire des déceptions. Cette aventure, même si elle ne révolutionna pas le paysage chorégraphique africain à l'époque marqua irrévérablement tous ceux qui la traversèrent.

Je me propose de retracer ce que fut ce projet inédit qui n'avait jusqu'à présent fait l'objet d'aucune étude approfondie. Dans cette communication, je m'intéresserai à la manière dont furent perçus et vécus les enseignements en son sein et plus particulièrement l'une de ses disciplines majeures : la danse classique. Ma présentation sera ponctuée de courts extraits